

Wiame Haddad, Willys Kezi, Marie Sommer, Katarzyna Wiesiolek

Galerie Eric Dupont

6 – 23 septembre 2018

Vernissage : 6 septembre à partir de 18 heures.

L'exposition collective de la rentrée à la galerie Eric Dupont présente, du **6 au 23 septembre 2018**, le travail de quatre jeunes femmes artistes : **Wiame Haddad, Willys Kezi, Marie Sommer et Katarzyna Wiesiolek** dont la constellation d'œuvres exposées propose des épures de territoires imaginaires en tension entre émotion, histoire et politique.

Dans sa série *Blessure / Luxure*, **Willys Kezi**, diplômée des Beaux-Arts de Kinshasa (République Démocratique du Congo) en 2008, questionne les clichés féminins véhiculés sur les réseaux sociaux par les femmes elles-mêmes, croisant des saynètes humoristiques inspirées des photographies trouvées sur les profils internet qu'elle suit, avec des souvenirs du Congo où elle a grandi et des portraits de ses hommes politiques. Ses dessins aux couleurs vives sont réalisés sur des sachets de courses en papier, sur lesquels s'entrechoquent des *hashtags*, marques de luxe, parures, corps sexuels offerts, « Destination bonheur », jetés comme autant d'affirmations consuméristes et dictatoriales. Mais sur les sachets froissés et jetables, le glamour vacille et les mots se défont : derrière la lumière crue de ces images reines, imposantes et écrasantes, se profile, tendre et cruelle, la fragilité de ce qui ne se dévoile pas par étiquettes ou mises en scène : leur fragilité politique et intime.

Issues de trois séries élaborées autour de la représentation de l'enfermement d'anciens prisonniers politiques marocains, les photographies de **Wiame Haddad**, artiste d'origine marocaine et tunisienne, mettent en tension le corps individuel et l'histoire. Comment donner forme à ce qui était dissimulé dans les ténèbres de cellules, censuré de la mémoire collective par les pouvoirs politiques ? Comment rapporter les contours d'une expérience qui s'est déroulée pour ses uniques témoins dans un espace et un temps irréels ? Les objets des rescapés du redoutable bagne de *Tazmamart* comme unique empreinte de la spatialité de ces lieux disparus, les moulages de fragments de leurs corps ou les portraits de *Ceux qui restent* comme traces du temps écoulé et déposé à la surface des peaux s'animent autour de la présence silencieuse d'un bougainvillier flamboyant. Par une série de mises en tension et d'ouvertures, Wiame Haddad reconstruit un espace et un temps qui offrent aux corps meurtris la possibilité de se mouvoir à nouveau dans l'histoire individuelle et collective.

Au terme d'une longue quête en ex-Yougoslavie à la recherche des restes de ce territoire invisible, **Marie Sommer**, diplômée de l'École photographique d'Arles en 2012, a découvert la bibliothèque de l'École politique Josip Broz Tito à Kumrovec, au nord de l'actuelle Croatie. Des centaines d'ouvrages de l'ère communiste encore présents, gisants abandonnés puis oubliés, composent des paysages post-apocalyptiques et muets désertés par les humains, ces humains là, et rappellent à la mémoire la construction idéologique de l'ancien bloc de l'est, et l'oubli dans lequel l'histoire du vingtième siècle s'enfonce. Les photographies issues de ce travail, *Les Ruines circulaires*, témoignent des restes d'une disparition, un *passage* de l'histoire dont la mémoire ne tient parfois qu'au miracle d'un lieu intouché.

Dans *Radium Palace*, c'est à nouveau des objets de République Tchèque que Marie Sommer a rapporté des fragments de pechblende, minéral radioactif recueilli en marge de l'exploitation d'argent dans les mines de Jáchymov, qui avait servi à isoler le polonium et le radium à Marie et Pierre Curie à la fin du 19^{ème} siècle. Mis en contact pendant de longs mois avec une pellicule photographique, leur rayonnement imprime le film. Une fois développés, les grands tirages argentiques rayonnent étrangement de cette lumière invisible dont la découverte a bouleversé l'histoire mondiale.

Face aux rayonnements de l'infiniment petit, le velours noir des dessins au fusain de **Katarzyna Wiesiolek** laisse place au rayonnement de l'infiniment grand et lointain. Étudiante en dernière année à l'École des Beaux-Arts de Paris, exposée dans le cadre du 63^{ème} Salon de Montrouge, elle élabore des dessins *hyperréalistes* au fusain d'une grande intensité mais qui échappent à l'anecdotique ou à toute forme de narration par leur cadrage, parfois à la limite de l'abstrait. Les dos d'amis, cadrés de près, sont pris dans leurs imperfections. Grains de beauté, rides, traces de vêtements, deviennent constellations en miroirs inversés du rayonnement des astres.

Elisabeth Golovina-Benois